Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 92

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249047

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 8 octobre 1899 N° 92 Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du **Pays du dimanche** à **Porrentruy** — TÉLÉPHONE

LE PAYS 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

Avant le christianisme

(Suite et fin).

Païens en effet, comme les païens nous appellerions à cette heure encore, la miséricorde un vice, la pauvreté un crime, la compassion une faiblesse. Non content de semer ces nobles et généreux sentiments dans les âmes, et d'y jeter les semences célestes de toutes les vertus, le christianisme fait plus encore : il inaugure et établit dans le monde l'empire de la charité. Et c'est l'Eglise qui de sa naissance à nos jours est et demeure la gardienne et la dépositaire dans le monde de cette charité. Aussi bien n'a-t-elle jamais failli à son auguste mission. A tous les âges, en tous les pays, les pauvres, les petits, les humbles, les faibles, les délaissés ont été constamment les préférés de son cœur. Constamment ils ont reçu la meilleure part de ses sollicitudes maternelles. Sous son active impulsion, se fondent et se multiplient de toutes parts les œuvres charitables. Besoin est encore ici de créer des noms nouveaux qui expriment ces choses nouvelles, ces institutions jusqu'alors inconnues. La multitude de ces noms consignés en lettres d'or dans les annales de l'Eglise, *xeuodochium*, hospice pour les étrangers ; *nosocomium*, asile pour les malades ; *gerontocomium*, pour les vieillards ; *orphanotrophium*, pour les orphelins ; *brephotrophium*, crèche pour les petits enfants, etc. etc., atteste hautement irrécusablement, que dès l'origine, toute la variété des misères humaines était atteinte et soulagée par la charité catholique. Pas un siècle de sa longue histoire déjà, où soit demeuré un besoin, une faiblesse, une souffrance, une infirmité, une douleur qui par les mains miraculeuses, multiples, infinies en quelque sorte de la charité, qui n'ait reçu aide, assistance, soulagement, réconfort, consolation. Etrangers et voyageurs, veuves et orphelins, indigents et malades, enfants et vieillards, captifs, blessés, agonisants, seront l'objet d'autant d'œuvres spéciales de son auguste ministère de miséricorde. Il n'y aura point dans l'Eglise de services plus glorieux, entourés de plus d'honneur, et la charité sera à jamais l'éclatante couronne de son front immortel. C'est du reste devant le charme irrésistible de sa miséricorde évangélique que tomberont en Europe les dernières résistances du paganisme. Par ses longs et patients efforts, l'Eglise adoucit, pacifie, polit et civilise les nations que le sang barbare et païen qui bouillonnait encore dans leurs veines, rendait si dures, si impitoyables, si intraitables. Fidèle à la haute mission qu'elle a reçue et que ne trahira nul découragement, elle éclairera sans cesse les peuples par la foi, les élèvera par l'espérance, les attendrira par la charité. L'infinie diversité de pays, de mœurs, de langage, ne pourra faire obstacle à son zèle pour les unir entr'eux dans la communauté d'un même croyance, d'un même code de préceptes, des mêmes sublimes espérances, des mêmes biens supérieurs de l'âme. Par la vertu éducatrice de ses enseignements, peu à peu elle leur fera un esprit nouveau, un nouveau cœur. Avec la pureté des mœurs qu'elle y infuse, elle imprègne la législation de douceur, elle pénètre le droit des gens d'équité, et d'humanité le droit politique. A la faveur des magnanimes principes que proclame partout l'Eglise, de *charité, d'égalité, de fraternité chrétiennes*, les peuples se rapprochent, s'unissent pour fonder sous sa suprématie tutélaire, la grande famille catholique d'où sortiront avec le plus pur et le meilleur de leur gloire, nos sociétés modernes.

Ce sont ces principes féconds, tout puissants, irrésistibles, qui une fois jetés dans le monde par l'Evangile, en déterminant et en promouvant le véritable progrès de l'humanité et la vraie civilisation, ont décidé du sort de l'Europe et du monde entier. Dans ce monde jusqu'alors déchiré sans cesse par des factions de classe, naîtra sous cette bénigne influence cette apparition nouvelle : le citoyen chrétien. Il sera attaché à sa patrie, jaloux de sa prospérité et de ses succès, prêt à mourir pour elle. En même temps, membre de la grande et généreuse famille chrétienne, il sera juste, équitable, bienveillant, bon envers tous les hommes. En sauvant le monde par la charité et toutes les vertus qui venaient simultanément le purifier, l'embellir et l'embaumer, l'Eglise le sauvait encore de la nuit intellectuelle où l'eût plongé la disparition des chefs d'œuvre de l'esprit humain. On n'ignore point en effet que seule elle sut opposer une digue efficace au torrent des invasions barbares qui menaçaient de tout submerger, de tout engloutir dans leurs flots dévastateurs. On sait également, qu'elle seule recueillit du sein de ce naufrage de destruction comme de brillantes épaves, lettres, arts, sciences, antiquités, histoire, toutes choses qui n'ont cessé de compter parmi les joyaux de la couronne de la civilisation chrétienne. Et maintenant ce christianisme qui s'identifie avec la véritable civilisation, comme du moins la conséquence avec son principe,

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 13

L'anneau d'argent

Tout naturellement, Riolleau avait un peu de curiosité au sujet de la nièce à la mère Fauchard, aussi prit-il un détour sans grande malice pour la satisfaire.

Il vint tout doucement s'accouder sur le propre dos de la pacifique Rousse et, de cette façon, il obligeait Victorine, pour lui répondre, à lever vers lui son visage et ses beaux yeux que ceux du jeune paysan ne quittèrent plus. C'était ce qu'il voulait, tout justement.

— Elle en a, du lait, la Rousse, dit-il pour entrer en matière indirectement.

— Beaucoup et du bon.

— C'est comme notre Bureaude. Car, tu sais, nous demeurons pas loin d'ici ; moi, je suis Pierre Riolleau, le gars à la mère Guite, de Mignalou.

— Elle n'a que toi de fils ? dit la marquise, que cette tentative de conversation divertissait.

— Excuse. Nous étions cinq frères, tous mes aînés ; trois sont morts à l'armée du général de Lescure, un brave ! qui nous rendra le roi et les prêtres.

Elle se pencha vivement, gardant un moment la tête inclinée, troublée soudain au nom de l'être si cher dont cet éloge inattendu faisait monter des larmes sous ses paupière .

Mais, Pierre était si loin de rien soupçonner !

— Ils sont morts tous trois, oui. Dieu ait leurs âmes ! dit-il, se signant. Mon autre frère est allé avec les Bleus ; il n'est pas revenu. Est-il mort aussi ? Nous ne savons point. La mère prie pour lui, comme pour les autres ; moi, je ne peux pas, car il est allé avec les ennemis de la religion.

— Alors, toi, comment n'es-tu pas soldat aussi ?

— Je voulais bien ; mais la vieille mère m'en a empêché ; et, de fait, qui lui aurait cultivé son petit champ, soigné ses bêtes, gagné son pain ? Elle est bien vieille, surtout par le chagrin de songer que mes frères sont tous en terre, et peut être pas en terre chrétienne.

L'émotion que trahissait sa voix toucha la jeune femme.

— Tu as bien agi en restant avec elle, Pierre ; il faut connaître ses devoirs et les suivre. Dieu bénit un bon fils.

— Tu parles bien, Victorine, et d'une voix qui est douce à entendre. C'est la vérité que tu dis. Et toi ? ajouta-t-il après une pause, tu n'as plus de parents ?

— Je n'ai plus que les Fauchard !

— Ce n'est pas un soutien bien fort pour une jeune fille aussi jeune, ils sont vieux, eux aussi. Et... où restais-tu avant de venir à Sainte-Pexine ?

— A Cholet, chez les religieuses, qui m'ont élevée.

Riolleau parut très content de cette réponse.

— Ça se voit que tu as été élevée dans un couvent !

— A quoi ? dit la marquise un peu inquiète.

le fleuve avec sa source, la fleur avec sa tige, qu'on vienne à l'arracher du cœur de l'homme, qu'on vienne à le dépouiller de ces grandes lumières qui orientent sa vie, qu'on vienne à lui ravir ces immortelles espérances qui l'illuminent, la soutiennent et la consolent, qu'on vienne enfin de proche en proche à faire la nuit de ces sublimes enseignements sur la société humaine, et fatalement par la force inéluctable des choses cette société retombera dans une effroyable barbarie où les admirables progrès matériels de nos jours, ne serviront plus pour le grand malheur des pauvres humains, qu'à mettre entre les mains de cette barbarie savante de nouvelles, de prodigieuses, d'immenses forces d'opression, d'asservissement et de destruction.

G. MARTIN

curé de Pleigne.

Aux champs

Nous ne causerons, aujourd'hui, amis lecteurs, que d'une chose bien importante à la campagne, bien que les citadins ne la prisent guère : je veux parler du fumier.

Le fumier ! se doutent-ils, tant de beaux esprits et de fières dames, que c'est ce vilain ingrédient qui fait si bien pousser, avec les *belles* asperges et les fraises aux tons chauds, tant de bons légumes qui se savourent au restaurant ou en famille ?

C'est la saison de parler du fumier.

Le fumier a une importance capitale en agriculture, non seulement en raison de la valeur qu'il représente, mais aussi parce qu'il apporte à la terre des matières organiques dont la présence est nécessaire pour maintenir sa fertilité. Les engrais chimiques sont des auxiliaires très précieux, mais ils ne peuvent pas remplacer le fumier d'une manière continue dans la pratique courante.

Dès lors que l'on opère sur de très grandes quantités, les soins apportés à la préparation et à l'emploi du fumier se traduisent par un gros chiffre de profit, tandis que la négligeance se traduit par des pertes importantes : on peut tenir pour certain que chaque année en France une somme considérable est perdue par suite du défaut de soins apportés à la préparation du fumier.

Rien n'est plus facile que de démontrer jusqu'à l'évidence l'efficacité des engrais chimiques ; il suffit d'en répandre une quantité convenable sur quelques ares ou même sur quelques mètres carrés ; le résultat est visible à l'œil. Rien au contraire n'est plus difficile que rendre visible l'avantage qui résulte de soins intelligents donnés au fumier ; ces soins demandent un surcroît de travail et le cultivateur, ne voyant pas d'une façon indiscutable l'avantage qu'il en retirera, persiste dans ses vieilles habitudes. Ce n'est pas une raison pour se décourager : il faut être patient et redire les enseignements de la science plutôt quatre fois qu'une ; il se trouvera bien un jour quelques cultivateurs plus instruits ou plus intelligents que les autres qui se décideront à les mettre en pratique.

M. Dehérain, membre de l'académie des sciences, a fait de nombreuses et patientes recherches relativement aux pertes d'azote que subissent les fumiers depuis le moment où ils se forment à l'étable jusqu'à celui où ils sont enfouis en terre par la charrue. Tant que le fumier reste à l'étable, sous les pieds du bétail, il éprouve des pertes importantes d'azote, soit sous forme d'ammoniaque, soit sous forme d'azote libre à l'état gazeux : voilà un fait qui n'était que très imparfaitement connu et que les expériences de M. Dehérain ont démontré. De là il résulte que l'absence d'odeur ammoniacale ne prouve pas, comme on était porté à le croire, qu'il n'y a pas perte d'azote. La conclusion pratique est que l'on doit enlever le fumier des étables le plus souvent possible.

La place à fumier doit être une aire imperméable, disposée de manière à recueillir le liquide qui s'écoule et à écarter les eaux pluviales provenant de l'égout des toits ou des ruisseaux des chemins. Le fumier doit être réparti en couches d'épaisseur égale sur toute la surface et régulièrement tassées ; on ne doit pas se borner à décharger des civerées de fumier les unes à côté des autres, sauf à égaliser un peu la surface. En opérant ainsi on a un tassement très inégal et par conséquent une fermentation irrégulière. Il faut se donner la peine de reprendre à la fourche tout le fumier à mesure qu'il est amené par les civières, afin de le disposer convenablement. Le tas de fumier doit présenter une surface aussi restreinte que possible et n'occuper qu'une partie, le quart tout au plus, de la place à fumier. Quand ce tas est arrivé à une hauteur qui rend le service incommode, c'est-à-dire à 2 mètres ou mieux 2 m. 50, on commence à côté un autre tas de fumier.

Les tas de fumier doivent être arrosés de temps à autre, plus fréquemment en été, avec les urines des animaux et, en cas d'insuffisance des urines, avec de l'eau, de manière à le maintenir dans un état d'humidité convenable et à éviter qu'il prenne le blanc.

Tels sont en résumé les préceptes formulés par les praticiens les plus habiles et les plus instruits, et confirmés par les expériences scientifiques. Il reste néanmoins encore quelques points obscurs au sujet desquels les expériences entreprises par M. Dehérain ne sont pas encore terminées.

Quand convient-il de conduire le fumier dans les champs ? Certains agronomes conseillent de le conduire immédiatement au sortir de l'étable. Il est certain que par ce moyen on éviterait les pertes qui se produisent sur la place à fumier ; mais on n'a pas toujours des champs disponibles pour recevoir le fumier : en été les terres sont ensemencées, en hiver les terres sont souvent trop humides pour permettre d'y faire des charrois et des labours. D'un autre côté les fumiers très pailleux, tels qu'ils sortent de l'étable, sont très incommodes à enterrer : tous ceux qui ont manié la charrue en savent quelque chose. En outre la fumure avec un fumier pailleux est toujours inégale ; sur un point l'on n'a que de la paille et sur un autre beaucoup de matières fécales avec un peu de paille ; le volume est à peu près égal, mais il y a une grande différence de poids et de qualité. Mieux vaut s'exposer à quelques pertes et laisser le fumier en forme pendant un temps suffisant pour que la paille soit désagrégé.

Le fumier étant conduit aux champs, est déchargé par petits tas ou fumerons afin de rendre plus facile son épandage à la fourche. Il faut le laisser dans cet état le moins longtemps possible. On s'est demandé s'il convient de laisser le fumier en fumerons et de ne l'étendre qu'au moment même où l'on va labourer ou si au contraire il vaut mieux l'étendre aussitôt qu'il est charroyé. Je crois que la question doit être résolue par une distinction ; en automne ou en hiver, et même au printemps ou en été quand la pluie menace, il vaut mieux étendre le fumier immédiatement. Si le temps est beau on labourera dès le lendemain et la perte sera insignifiante ; si le temps se met à la pluie, le fumier sera lavé, ce qu'il contient de matières solubles sera entraîné dans la terre et la partie insoluble restée à la surface perdra peu de chose en attendant le labour qui ne tardera pas à être fait. Au printemps ou en été, quand il n'y a pas de probabilité de pluie, il est préférable de laisser le fumier en fumerons et de ne l'étendre qu'au moment même où l'on va labourer ; la raison en est que l'on n'a pas à craindre le lavage des fumerons par la pluie, mais l'évaporation de l'ammoniaque qui est d'autant plus grande que la surface exposée à l'air est plus considérable.

Quelquefois on répand le fumier sur un terrain déjà ensemencé, sur un blé, sur un trèfle, sur un pré, et il est clair que dans ce cas le fumier ne peut pas être enterré du tout ; c'est ce que l'on appelle fumer en couverture. M. Dehérain blâme cette pratique et fait observer avec raison que, si l'on veut donner un supplément de fumure à un terrain ensemencé, il vaut beaucoup mieux employer pour cela des engrais chimiques que du fumier.

Le commerce extérieur de la Suisse en 1898

Le commerce extérieur de la Suise en 1898 a été très prospère, dit le rapport du bureau de statistique commerciale du département fédéral des douanes. La guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis, contre toute attente, n'a nullement port épréjudice aux exportations ; si l'on constate une légère diminution du trafic avec l'Espagne, l'exportation aux Etats-Unis a subi, par contre une augmentation considérable.

On constate pour toutes les grandes industries, sauf celle des cotons, un progrès sur l'année précédente et une augmentation de l'exportation. Les soieries, en particulier les étoffes, ont été demandées en quantités considérables et à de bons prix : les broderies de St-Gall ont eu également une bonne année.

L'industrie horlogère a vu son exportation dépasser encore le maximum qui avait été atteint l'an dernier et les machines ont trouvé de nombreux débouchés. Seule, l'industrie des cotons au sens restreint, le filage, le tissage avec la teinture et l'impression des étoffes, sont toujours dans une situation précaire.

— Eh ! parce que tu as la figure et les mains d'une fille de la ville, qui n'a pas été à l'ouvrage des champs.

— C'est vrai ; je faisais de la couture pour les dames nobles.

— Ça doit te paraître plus difficile et plus pénible, l'ouvrage d'ici.

— Oui ; mais, quand il le faut, on se fait à tout.

— Et... pourquoi es-tu venue ici ?

— On a chassé les religieuses ; je me trouvais sans asile ; les Bleus occupaient la ville, il y a eu des combats sanglants, et ma tante Fauchard a pensé que je serais mieux, à mon âge, près d'elle, et que je l'aiderais aux ouvrages de la métairie.

— Elle a eu raison ! Mais... Ils ne t'ont jamais « parlé », les Bleus ? cria soudain Pierre avec un emportement de jalousie, en levant les poings vers un ennemi imaginaire.

— Mais non, mais non, répondit la marquise, réprimant un sourire.

Ah ! vois-tu, Victorine, si jamais ils venaient jusqu'ici... s'ils osaient te parler, je serais là, Victorine !...

(La suite prochainement).